

Il est à déplorer que la profession de jésuite, embrassée avec tant de ferveur par M. de Ravignan, soit pour lui un obstacle à l'épiscopat. Ce prêtre si instruit et si irréprochable serait, à coup sûr, un grand évêque.

Cependant sa modestie a vainement dit adieu à toute espèce de fonction qui ressemblent à une dignité. Ses supérieurs l'ont nommé, comme malgré lui, à la direction de la maison des Jésuites de Bordeaux, et c'est par pure dispense qu'il habite Paris.

Nous l'attendons avec une bien vive impatience à sa cinquième station quadragésimale de 1842, à la métropole.

M. l'abbé de Ravignan est de petite taille; sa figure pâle et amaigrie, sur laquelle se reflète, quand il s'anime, toute l'énergie méridionale, ressemble à celle de M. de Lamennais. Son regard est vif et scrutateur, et son front, ridé par le travail, d'une largeur démesurée. Il porte des cheveux noirs assez longs et sans apprêt. Malgré la rapidité de ses gestes, il a en chaire le maintien mortifié d'un anachorète du moyen âge.

L'abbé B***

LITTÉRATURE CANADIENNE.

De l'influence du manque de récoltes pendant plusieurs années, sur l'agriculture de ce pays.

Il doit être hors de doute pour tout le monde que la base de la prospérité d'un peuple, sont les ressources que la nature a mises à sa disposition. Pour exister, croître et s'agrandir, il ne lui faut que bien connaître quelles sont ces ressources, et les connaissant, se mettre à l'œuvre pour les exploiter de la manière la moins dispendieuse et la plus profitable.

Chaque fois que ce peuple voudra tourner son énergie et l'activité de son génie vers des sources de richesses artificielles, créer une industrie *exotique*, permettez-moi cette expression, il s'agitera, se fatiguera, s'épuisera en efforts impuissants; les frais de production seront toujours plus considérables que les profits; et ces frais, il lui faudra y subvenir par les profits résultant des sources de production qui s'offrent naturellement à lui; ce qui est perte évidente.

Dans ce pays, l'industrie agricole est pour ainsi dire la seule, et sera pendant longues années encore, la principale source de richesses pour nous; l'industrie manufacturière n'en sera une que bien secondaire d'ici à longtemps, puisque la prospérité de cette dernière dépend en grande partie de l'accumulation des capitaux, et que dans tous les pays nouveaux, l'on ne trouve que peu ou point de capitaux accumulés: il en est de même de l'industrie commerciale. (1)

L'agriculture est donc pour nous actuellement la plus importante de ces trois industries; c'est pour ainsi dire notre *ancere de miséricorde*: tout ce qui s'y rattache par conséquent doit nous intéresser vivement; les diverses causes qui peuvent s'opposer à son avancement, comme celles qui peuvent tendre à son amélioration et à son perfectionnement, doivent attirer l'attention du législateur et de l'homme d'état, de l'homme des hautes classes, aussi bien que de l'artisan et du

(1) Les capitaux que nous pouvons nous procurer d'ailleurs ne doivent pas entrer en ligne de compte ici; puisqu'ils sont accumulés par et pour d'autres, et que si nous en jouissons pour un temps il nous faut les rendre ensuite. Je ne veux pas prétendre néanmoins, qu'ils ne soient pas utiles, bien employés; car ils peuvent servir à nous accumuler des capitaux pour nous mêmes.

cultivateur. Ce n'est malheureusement pas toujours le cas.

J'ai donc cru qu'il pourrait être intéressant pour nous de rechercher quelle a pu être l'influence du manque de récoltes ces années dernières, sur l'agriculture de ce pays.

Les causes qui pendant plusieurs années ont ruiné les cultivateurs sont assez connues. Ces bons citoyens prodiguaient leurs peines, leurs travaux, leurs sueurs, tournaient et retournaient la terre en tous sens pour en arracher leur subsistance et celle de leurs familles; le printemps leur faisait espérer, pour prix de leurs fatigues d'abondantes moissons; et en moins de quelques jours tout était détruit, anéanti sans ressources; loin de retirer des profits, ils ne recouvraient même pas assez pour s'indemniser de leurs mises; et chaque année il en était ainsi.

Accoutumés pendant les années précédentes, à retirer de leurs labeurs des profits considérables, ils avaient contracté des habitudes d'aisance, et même de luxe, celles de toutes, qui s'acquiescent le plus vite et dont l'on se défait le plus difficilement. Privés qu'ils étaient de leurs revenus ordinaires, ne pouvant néanmoins se résoudre immédiatement à l'abandon de leurs habitudes, ils durent entamer peu à peu, et chaque année d'avantage, les quelques capitaux qu'ils avaient accumulés: ces capitaux, pour le cultivateur, sont tous les instruments, voitures, etc. qui servent à l'exploitation de ses terres, les animaux de toutes espèces dont il utilise à son profit le travail.

Et le fait ici appuie la théorie: même l'année dernière, qui a été comparativement abondante, le fond d'animaux des cultivateurs a été généralement moins considérable qu'il n'avait déjà été avant ces années de disette.

Ces capitaux accumulés ne suffisant pas aux besoins soit réels, soit artificiels qu'ils s'étaient créés dans des temps plus heureux, il fallut recourir à l'emprunt ou acheter à crédit, ce qui en définitive revient au même; cela n'est qu'une autre manière de consommer, actuellement et par avance, les revenus futurs de ses biens.

Le créancier de son côté, dû nécessairement désirer des sûretés plus grandes et meilleures qu'une simple garantie personnelle; aussi est-il de fait que pendant quelques années, et proportionnellement à la population et à ses moyens, les obligations emportant hypothèques s'accrurent rapidement, même parmi les cultivateurs.

En faveur de qui étaient contractées ces sûretés réelles, ces hypothèques? généralement du capitaliste et du marchand des différentes localités, c'est-à-dire en définitive de l'étranger au pays, du citoyen de l'Angleterre surtout, puisque presque tout notre commerce se fait avec ce dernier pays.

Ici une réflexion se présente, que je ne puis passer sous silence (quoiqu'elle s'écarte un peu de mon sujet) parcequ'elle peut conduire à des conséquences assez graves et dignes d'être méditées.

Si je comprends bien l'effet naturel de l'hypothèque, l'on peut dire que c'est la *mobilisation de la propriété immobilière*, afin de la jeter indirectement dans la circulation comme une autre valeur mobilière; l'on peut aussi dire que c'est une espèce de vente, au moins éventuelle du sol même.

En même temps, si l'on considère notre état social, notre position politique vis-à-vis de tous ceux qui nous environnent; que nous n'avons que peu ou point de capitaux *indigènes*, si je puis me

servir du mot, nous devons en conclure que lorsque nous empruntons, soit en achetant à crédit des objets de consommation, soit en achetant des sommes d'argent par des hypothèques, c'est presque toujours l'échange du sol que nous faisons contre des valeurs mobilières que nous dilapidons assez souvent; et cet échange se fait généralement en faveur de ceux de nos concitoyens d'une autre origine; nous aliénons du fait, et sans nous en apercevoir, le droit d'être maître ici, car, il faut se souvenir que le sol est la première base, la base essentielle de la nationalité, de l'existence d'un peuple. Par ce moyen donc, nous devenons faibles, impuissants à repousser le torrent qui menace de nous entraîner, à résister aux efforts de ceux qui voudraient voir la ruine de notre nationalité. Si ces données sont justes, et je pense qu'elles le sont, dans un but de conservation et de défense personnelles, eu égard à notre position toute exceptionnelle, au lieu d'encourager et d'augmenter les facilités à créer des hypothèques, ne devrions-nous pas, législateurs et peuple, nous attacher plutôt à restreindre et à entraver un système qui, bon en soi, ne peut avoir, pour nous, que des résultats funestes.

Ce sont peut-être quelques-unes des considérations qui ont porté plusieurs Canadiens éminents à ne toujours voir qu'avec défiance, et une grande répugnance, l'établissement, dans ce pays, de bureaux d'hypothèques. (2)

Pardonnez-moi cette digression et pour revenir à mon sujet je dis que le cultivateur, privé de son revenu ordinaire, et peu à peu de ses capitaux accumulés, aliénant même à l'avance ses revenus futurs, s'est trouvé, chaque année, moins en état de bien cultiver sa terre; et celle-ci, à son tour, plus négligée, rapportait encore moins chaque année que l'année précédente, indépendamment de la perte annuelle des récoltes.

Aussi sans d'autres causes qui ont jusqu'à un certain point, contrebalancé cette mauvaise influence, et qui originent dans cette destruction même des récoltes, l'agriculture du pays eût été dans un état arriéré très déplorable et bien pire que celui où elle se trouve aujourd'hui, quelque peu avancé qu'il soit d'ailleurs.

Je viens de dire qu'il y a des causes originant de la destruction même des récoltes qui ont empêché une partie du mal qu'elle était propre à faire naître. En effet ici comme en beaucoup d'autres choses le bien se trouve à côté du mal.

Pour bien apprécier les résultats heureux que ce manque de récolte a pu avoir et même pourra encore avoir, il serait sans doute utile de faire plusieurs observations que les lecteurs pourront eux-mêmes faire. Néanmoins je dirai brièvement que la nécessité où les cultivateurs se sont trouvés, de modifier leur culture, de faire des essais, des expériences sur différentes espèces de grains et de légumes, d'avoir de meilleurs engrais pour leurs terres, ou, au moins, d'en avoir une plus grande quantité, a dû leur donner des connaissances variées sur la manière de cultiver les

(2) Dans tout ce qui précède je désire être bien compris; ainsi lorsque quelqu'un vend sa propriété et en achète une autre, il n'y a aucun mal, parcequ'il a valeur immobilière pour valeur immobilière; mais lorsque la même personne vend sa propriété foncière, et dépense ensuite inutilement le numéraire qu'on lui a donné en échange, ou même qu'il l'a déjà ainsi dépensé au moyen d'emprunt avant la vente; c'est là qu'il est blâmable et reprehensible. Je laisse à chacun de mes lecteurs à juger lequel des deux cas arrive le plus souvent, puis alors de tirer la conséquence pour ou contre le fait général que j'ai voulu remarquer.